

Maude Rückstuhl



Murmure 7:
L'Antre de la Torpeur

Les Éditions du
SANGTENAIRE



Maude Rückstühl

Murmure 7 :
L'Antre de la Torpeur

Les Éditions du
SANGTENAIRE



Copyright

© Copyright : Maude Rückstuhl, 2014

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sous quelque forme que ce soit sans la permission écrite de l'éditeur et l'auteure, sauf dans le cas d'une critique littéraire.

Première publication : 2014

ISBN : Numérique (Version PDF) 978-2-924499-12-2
 Numérique (Version ePub) 978-2-924499-13-9

Éditeurs : Les Éditions du SANGTENAIRE
 396, chemin Aboujagane
 Haute-Aboujagane, N.-B., Canada
 www.SANGTENAIRE.com

Infographie et mise en page : Geoffré Samson
Révision : Carole Saint-Père, *Écritures CSP*

Dépôt légal : Bibliothèque et Archives nationales du Québec
 Bibliothèque Nationale du Canada

L'Antre de la Torpeur

Je m'appelle Willem. Je me suis toujours conduit en brave garçon et pourtant, ces mots, je les écris de la cellule où je croupis déjà depuis fort longtemps. La preuve que les prisonniers ne sont pas systématiquement les méchantes personnes que les citoyens libres se plaisent à dépeindre, avec une sorte de disculpation vicieuse et ostentatoire. Je peux vous affirmer, chers témoins, que mon geste, malgré sa spontanéité brutale et sanguinaire, n'était qu'un pur acte d'amour. Très jeune, on apprend aux enfants qu'écouter son cœur plutôt que sa tête peut être fatal. Pour l'en convaincre, on lui racontera que choisir la voie du cœur, c'est s'aventurer sur des chemins semés d'horreurs impalpables où folâtraient des créatures que l'on préférerait méconnaître. Certes, j'en conviens; mais je ne regrette rien.

Mon père était un riche aristocrate, un homme d'influence à la cour. Les rares fois où je le voyais, il avait toujours une cigarette au bec, habitude qui expliquait sûrement ses paupières plissées, fissures d'où perçait un regard suspicieux et hostile. Drue, sa chevelure poivre et sel prolongeait un front carré et haut, fenêtre sur son crâne pullulant de principes inflexibles. Bref, son visage parcheminé servait parfaitement de préface à son tempérament rigoureux. Mon père accordait une importance maladroite à l'apparence. D'ailleurs, il ne nous laissait jamais paraître en public si nous n'étions pas coiffés et habillés proprement. Et je tiens à spécifier que « nous » ne comprenait pas seulement ma sœur et moi, mais également notre mère, que mon père traitait aussi en enfant. Son comportement n'était pas une manière de nous bichonner, ni la marque d'une attention affectueuse, bien au contraire; cette habitude qui suintait la maniaquerie soulignait son instinct pour l'asservissement.

Que dire des fois où nous étions malades! Il nous interdisait alors catégoriquement de sortir des quatre murs du manoir, jusqu'à ce que nos joues reprennent leur teinte rosée et que les vestiges de la fatigue ne ravagent plus notre mine. Que diable! Il ne fallait surtout pas que les citadins nous voient vulnérables. Nous devons être en tout temps convenables et nous présenter sous un jour toujours plus beau que celui de la veille. Mon

père n'admettait aucune faiblesse, aucune imperfection, aucun défaut génétique. À la naissance de ma petite sœur, ma cadette de cinq ans, notre vie a bifurqué sur une route que nous ne savions pas accidentée.

Bébé, Madelyne avait un charme angélique qui déclenchait nombre d'exclamations ravies chez qui la croisait; il lui attirait des sourires, souvent extatiques, des regards attendris, émerveillés, fascinés. À peine avait-elle atteint l'âge de gazouiller que déjà, l'on pouvait deviner qu'elle était née pour briller. C'était sa belle époque. Son rayonnement me faisait de l'ombre, mais peu m'importait : elle était le seul être à qui je vouais un amour inconditionnel. Elle était mon âme sœur et occupait quatre-vingt-dix-neuf pour cent de mon cœur. Le pourcentage restant me servait à respirer.

Maman ne m'a jamais paru aussi enchantée que lorsqu'elle la promenait dans les rues de Londres. Quelle joie, quelles tendres réminiscences caressent mon cœur en me revoyant fouler, dans la légèreté de mon innocence, les pavés de pierre parcourant les quartiers! Ma mère, ma sœur et moi ne sortions pas que pour acheter du pain ou pour aller chez le cordonnier, non : nos déambulations n'avaient rien de banal. Elles procuraient à ma mère un bonheur absolu, un état de félicité qui redressait la fleur fanée qu'elle m'évoquait, et à moi, qui trottais à ses côtés, l'impression de marcher dans un rêve, où la maman radieuse que je souhaitais reprenait vie. « Parader » avec sa petite princesse l'éloignait de l'antré du manoir, où elle sombrait dans une inquiétante torpeur.

Avant la naissance de Madelyne, maman se morfondait entre les murs tapissés et humides de cette demeure, comme si enfanter un garçon n'avait pas comblé son cœur maternel. Elle avait de la chance, car j'étais un petit bonhomme fort respectueux de sa solitude et j'avais appris que l'ennui pouvait constituer le meilleur ami de l'imagination. Il me servait bien souvent de vecteur à des idées de jeu fabuleuses et me dotait d'une capacité à visiter des mondes propres à mon penchant fantastique. Mais mon indépendance et mon tempérament taciturne ne signifiaient pas que je m'accommodais de sa présence démoralisante. Chaque fois qu'elle ouvrait la bouche, j'avais l'impression que sa mâchoire diffusait un craquement sinistre, que ses lèvres si rarement étirées se fendillaient, comme si une toile d'araignée les retenait. Gamin, j'accusais le Seigneur d'avoir rejeté ma mère, de l'avoir réduite à l'état de momie.

Un soir, accoudé à la fenêtre de ma chambre, j'avais rivé mon regard sur l'étoile du Nord. J'assistais à sa naissance dans le ciel assombri. Mes yeux étincelaient probablement autant que si l'astre en question s'y miroitait, car ma vision s'était troublée. Ce soir-là, j'avais souhaité qu'un rayon magique frappe le visage de maman et se réfracte en emportant avec lui sa tristesse sur une autre planète. Lorsque ma sœur est arrivée, à l'instant où la sage-femme a annoncé à mes parents que c'était une fille, j'ai sauté de joie en me disant que mon vœu s'était pour une fois réalisé.

Lorsque Madelyne eut atteint l'âge d'environ six mois, ma mère commença à se faire du souci pour sa santé. Bon; n'eût été l'insistance impérieuse de mon père, je ne pense franchement pas que ma mère eût dénoté quelque signe de maladie dans la pâleur cireuse de sa protégée; encore moins moi, dont l'esprit enfantin se bornait à percevoir chez ma sœur l'âme d'un ange échoué dans notre famille.

Notre médecin fut formel dans ce qu'il ne parvenait à expliquer :

— Votre fille est en très bonne santé, Léona. Aucun doute à ce sujet. Mais sa pâleur semble être due à un manque de vitamine D. Vous savez, un bébé a besoin de prendre l'air tous les jours pour être heureux... Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je procéderai à une analyse de votre sang et...

— Oh, sauf tout votre respect, Docteur Strang, je ne crois sincèrement pas qu'il soit nécessaire de me prélever du sang...

— Au contraire, ma chère! Dans la mesure où vous la nourrissez exclusivement au sein, il se peut que sa carence vitaminique provienne de votre lait. Dans ce cas, je devrai vous dresser un menu riche en protéines!

— Bon... puisque je n'ai pas le choix. Mais j'ai une peur bleue des aiguilles. J'en défaille chaque fois.

— Ah! La peur des aiguilles, gloussa-t-il d'une voix tonitruante. C'est le comble de l'absurdité! Rassurez-vous, par contre. Plusieurs patients montrent de la réticence, comme vous, à la simple évocation des mots « aiguille », « piqûre » et « vaccin ». Malheureusement, quand Dieu m'a doté d'un esprit cartésien, il a oublié de me fournir l'aménité essentielle pour raisonner les malades. J'en suis bien conscient et vous m'en voyez foncièrement désolé. (Le grand homme barbu avait déployé son large coffre en se

redressant devant maman et moi.) Ce que je peux faire, reprit-il, c'est d'abord analyser le sang de votre fille et si je détecte un problème, je...

— Une prise de sang sur un si petit corps? s'étonna ma mère.

Froissé, le médecin retira son stéthoscope.

— Écoutez, Léona. Comme vous le savez sans doute déjà, je suis un homme débordé. Londres est une grande ville et plusieurs patients très malades m'attendent. Si vous répondez par la négative à toutes mes propositions, je ne vois vraiment pas ce que je fais ici!

Maman, honteuse, baissa les yeux; elle se pencha au-dessus du berceau dans lequel gesticulaient de petits membres potelés, et tendit les bras pour prendre Madelyne. Elle lui enleva son maillot et donna, à contrecœur, le feu vert au docteur.

— Sage décision Léona. Dites-vous qu'un simple pincement est un mal nécessaire pour la santé de votre fille. Et toi, Willem, as-tu hérité du courage de ton père?

Le peu que j'avais saisi de l'échange entre ma mère et le Docteur Strang, que je devinais tendu, me conduisit à acquiescer.

— Brave petit, m'avait-il félicité en m'ébouriffant les cheveux de sa large paluche.

Il préleva le sang, puis rangea la fiole rouge dans la grande poche intérieure de son veston. En enfilant son manteau et son chapeau, il signifia à ma mère qu'il lui donnerait les résultats d'ici dix jours.

Quelque temps après, alors que je m'étais levé pour aller faire pipi en cachette — comme cela m'arrivait souvent —, je surpris une conversation entre mes parents. Entendre mon père me captivait, car j'en avais très peu l'occasion, mais qu'il discute avec ma mère me sidérait. C'est probablement la raison pour laquelle je m'en souviens comme si c'était hier.

— ... des nouvelles de la prise de sang? fit la voix feutrée de mon père à travers la porte close de leur chambre.

— Oui. Il n'a rien trouvé.

— Bien. Elle doit sans doute ce teint pâlot à mes ancêtres allemands. Quoi qu'il en soit, veille à ce que ses joues soient rosées. Sinon, on la croira anémique.

Maman avait sans doute obtempéré d'un faible murmure, car je n'avais plus rien capté du dialogue par la suite.

Les années passèrent dans un bonheur relatif. Oui, relatif, à partir du moment où la scolarité força ma sœur à se montrer aux camarades de l'école que je fréquentais déjà depuis quelques années. Un jour, de retour de classe, je retrouvai ma mère en pleurs, au chevet de ma sœur âgée de cinq ans à l'époque. Notre père, rentré exceptionnellement plus tôt cette journée-là, faisait les cent pas dans la chambre agrémentée d'un décor féérique, en grillant cigarette sur cigarette. Quand il me vit le fixer d'un air incrédule dans l'embrasure de la porte, il s'immobilisa en me regardant d'un œil sévère.

— Viens là, me demanda-t-il en tapotant le bord du lit de ma sœur inerte.

Mais, alors que mes jambes furent les premières parties de mon corps à se désengourdir, mes yeux se posèrent sur le visage endormi de Madelyne. Un vertige s'empara alors de moi et je sentis comme une tornade emporter mes organes, puis les relâcher subitement : le joli minois de mon petit ange de sœur était marqué de brûlures. Bouche bée, je portai mon attention sur ses petits bras dodus, parcourus, eux aussi, de cratères marron tirant sur le rouge. Cigarette. Du moins, c'est ce que toute personne sensée en aurait déduit. Dans un mouvement convulsif, mon regard allait et venait de la cigarette de mon père aux bras de Maddy. Fou furieux, mon père leva sa main en se ruant sur moi et me gifla. Je repris mes sens et le dévisageai avec une expression apeurée, blessée. Ma mère geignait, la figure blottie dans ses paumes.

— Insolent! aboya-t-il. Que penses-tu, hein? Que penses-tu? Oserais-tu m'accuser?

Il me flanqua une deuxième claque qui me fit pivoter la tête. Endiguant une terrible envie de pleurer, je le regardai par en dessous, la main sur ma joue endolorie.

— Ta petite folle de sœur a encore joué avec les allumettes! Voilà ce qui s'est passé! Sa désobéissance l'aura défigurée!

Madelyne se vit condamnée à vêtir des robes à longues manches, et à coiffer un chapeau garni d'une voilette qu'elle devait, en public, garder rabattue sur son visage, y compris à l'école, à l'intérieur comme à l'extérieur; ordre paternel. Pour ajouter à son calvaire, il lui fallait en permanence porter des gants blancs. Mai et juin ne faisaient pas exception à la règle et le personnel de l'établissement scolaire n'avait point à protester contre la décision de notre père. Moi, je restais persuadé qu'il était le bourreau qui lui avait infligé ces marques pour la punir d'une faute dont je ne connaîtrai jamais la nature.

À partir de l'instant où il m'avait giflé, je l'avais haï. Il avait défiguré ma sœur, l'enfant la plus jolie que j'eus jamais connue et l'être que j'aimais le plus au monde.

Le style vestimentaire de Madelyne déchaînait les insultes chez les écoliers malicieux. On la traitait de monstre à cause de ses brûlures, de diablesse parce qu'elle avait fait joujou avec le feu; on disait d'elle que c'était une sorcière démasquée. Puis, un jour, tandis qu'elle jouait seule à la marelle, un de ces sales gosses lui arracha son chapeau avant de prendre la fuite. Dans un long cri suraigu, la victime s'était recouvert le visage des mains, puis s'était réfugiée sous un arbre, en s'assoiant, les genoux contre la poitrine. J'avais pourchassé le gars et lui avais asséné un horion en plein visage. Ses narines devinrent de véritables robinets de sang. Sous le regard ahuri de ses camarades, j'avais brandi un doigt sous son nez en le sommant de ne plus jamais contrarier ma sœur, sous peine d'avoir affaire à moi. Tournant les talons, j'accourus auprès de Madelyne pour lui remettre son chapeau et la consoler. On ne l'avait plus embêtée par la suite.

Moi, je ne la trouvais pas laide, ma sœur. Son visage ne portait que deux cicatrices, l'une sur la joue, l'autre sur le front. Malheureusement, une peau léchée par le feu reste à jamais dépigmentée. Le feu est l'un des quatre éléments redoutablement puissants. Quoiqu'il en soit, j'étais d'avis que le reste de sa physionomie était parfaite. À ses longs cheveux blond platine et fins comme les plumules d'un ange se mariaient les arcs délicats de ses pâles sourcils. Le contraste entre ses iris brun-sombre et sa carnation laiteuse était si prononcé qu'il frappait ses observateurs d'une étrange confusion. Je me souviens d'une fois, en particulier : j'étais en train de la surveiller à son insu, dans la cour d'école où elle s'occupait, encore seule, assise dans le carré de sable. En tant que grand frère d'une sœur fragilisée par l'infirmité, je ressentais le besoin impérieux de la protéger, même si ma nature pacifique frémissait à la seule pensée de devoir me battre à nouveau. Toujours est-il que, ce fameux jour, je fus témoin d'un phénomène des plus stupéfiants, d'autant plus qu'elle en était la principale actrice.

Madelyne était assise en tailleur, son chapeau ciré descendu sur le front. Il ne pleuvait pas, mais le ciel était couvert, et la journée venteuse. Je l'observais de la façade latérale de l'établissement de brique où je m'étais adossé, mine de rien, un livre à la main, comme j'en avais l'habitude. J'ignore ce qui la maintenait ainsi concentrée à scruter le sable, mais je me rappelle l'avoir trouvée bien petite au centre de l'agitation

bruyante des élèves dans la cour d'école. Et puis, ses joues rebondies, compressant délicatement ses lèvres molles et luisantes de salives, me ramenaient à l'époque pas trop lointaine de ses trois ans. Un garçon à peine plus jeune que moi l'aborda. La pointe d'une arme dépassait de sa main refermée. Entrevoyant le pire des dénouements, je m'élançai vers le carré de sable, pour stopper net devant la figure altérée, hostile, que levait ma sœur sur son agresseur. La symbiose parfaite du temps maussade et du regard glacial de Maddy produisait un effet terrifiant. Moi-même, son frère, avais froid dans le dos en découvrant l'expression qui s'était peinte sur le visage de ma cadette; elle me renvoyait aux démons décrits dans les récits de possessions démoniaques que je me plaisais à lire de temps à autre. Madelyne avait maintenu son regard rivé dans celui du garçon, jusqu'à ce que ce dernier détale en état de choc. Dans sa fuite, l'arme, un bâton taillé en forme de couteau, lui avait glissé des mains. Si mon témoignage vous paraît anodin, c'est que vous n'étiez pas là pour sentir vos sens s'égarer comme les miens, l'espace de trois lourdes secondes.

Les mois passèrent sans péripétie notable. Quand nous arrivions de l'école, nous retrouvions immanquablement ma mère endormie sur sa berceuse, si maigre que son ventre creux suivait la courbe de son dos voûté. Ma sœur, avec l'exubérance de son jeune âge, s'annonçait par une exclamation flûtée en l'étreignant, geste instinctif qui aurait dû sortir ma mère de sa léthargie et l'écarter de son compagnon chéri, celui qui restait auprès d'elle pendant que nous étions en classe : le sommeil. C'était à moi que revenait le rôle maternel, car maman ne le remplissait tout simplement pas. Si, après « l'accident des allumettes » qu'avait subi Maddy, ma mère avait surprotégé ma cadette, elle l'avait brutalement abandonnée par la suite. Pourtant, l'énergie que ma petite sœur dégageait aurait dû lui donner l'entrain nécessaire pour se lever de son siège et pourvoir à son bien-être.

Après la collation quotidienne de fin d'après-midi, je m'installais dans le grenier avec Madelyne pour lui faire réciter ses leçons. En nous isolant dans les combles, nous étions sûrs de ne pas perturber la quiétude dépressive de notre mère; et là, j'avais le loisir d'initier ma petite sœur adorée aux mondes infiniment merveilleux du fantastique, que je jetais sur papier.

À douze ans, la lecture ne suffisait plus à satisfaire mon intérêt débordant pour la littérature. J'avais le besoin impératif de créer. Dans le grenier traînait un vieux bureau gris de poussière et chargé de bouquins divers que je n'avais jamais lus, de grands noms de la littérature négligés par les hôtes de ce manoir. Mon père était trop occupé pour s'adonner à la lecture et ma mère inapte à monter au grenier. Quant à moi, j'en faisais la palpitante découverte. Je ne passais plus à la bibliothèque après les classes; j'employais à la création le temps ainsi gagné. Le grenier était le temple de tous les possibles; j'y emmenais ma petite sœur chérie; le temps d'une aventure, elle y oubliait ses malheurs. Nos périples imaginaires ne s'arrêtaient que lorsque le ventre de ma sœur et le mien criaient famine. Entre-temps, maman avait au moins l'énergie de nous concocter le souper; elle s'attablait même ensuite avec nous. Sans elle, Maddy et moi aurions pris le repas du soir seuls à la grande table rococo. Mon père quittait la demeure à l'aube et ne revenait jamais avant la tombée de la nuit, et c'était mieux ainsi; je ne lui avais jamais pardonné les sévices infligés à ma sœur, même si quatre ans s'étaient écoulés depuis.

À la puberté, le physique de ma sœur changea. Certes, comme chez toute demoiselle, son bassin s'élargit, ses seins poussèrent et son cou s'allongea. S'il n'y avait eu que cela... En fait, le changement le plus flagrant fut celui de ses sourcils; non seulement virèrent-ils au noir, mais ils s'épaissirent, sans perdre pourtant la féminité de leur ligne harmonieuse. Sa chevelure conserva sa lumineuse blancheur et sa légèreté d'ange, mais son teint... comment dire... sa peau passa du pâle au livide, puis du livide au diaphane, si bien, qu'il devenait aisé de voir l'arborescence de ses vaisseaux sanguins. La puberté de Madelyne laissa notre mère indifférente. Je crois que son amour maternel ne s'était jamais tari; simplement, son état dépressif avait englué son cœur d'une accablante langueur et la seule émotion qui parvenait à sourdre de cette tragédie intime était une désastreuse tristesse.

Hormis les changements corporels qui s'opéraient sur Madelyne, je remarquai qu'elle s'irritait pour des riens et qu'elle réagissait aux injustices par de sinistres grognements ou des gestes impulsifs et violents. Dans un premier temps, j'attribuai les modifications de son comportement à la transition éprouvante de l'enfance à l'âge adulte. Pour l'avoir moi-même vécue, je comprenais très bien que l'adolescence était une phase très difficile à traverser, mais Dieu m'avait donné le privilège de déverser ma révolte sur

le papier, dans l'encre de mes mots. Or, les jeunes personnes ne jouissent pas toutes de l'aptitude à faire abstraction des difficultés. Ma sœur, certainement pas.

Le jour de ses quinze ans, alors que j'arrivais de l'université où j'entamais des études de droit — est-il nécessaire de spécifier que mon père m'avait tracé cette voie avant ma naissance, et qu'il n'avait aucune idée de ma passion pour l'écriture fantastique? —, je fus accueilli, en franchissant le seuil du manoir, par un horrible cri. C'était ma sœur. La plainte déchirante semblait provenir de la salle de bain. Quand j'aboutis dans la pièce, je trouvai ma Madelyne qui me regardait, complètement terrifiée.

— Il y a du sang dans mon urine!

— Tu es une femme, maintenant, ma sœur chérie! Une femme!

— Non. Il ne s'agit pas de cela, Willem. Je suis malade. Ce sang provient bien de mon urine!

— Maman! Viens vite!

L'appelée arriva.

— Il faut téléphoner au Docteur Strang. Madelyne a du sang dans ses urines.

Notre mère redressa le dos, l'air interdit, les yeux ronds, comme en état de choc. Elle me lança un regard furtif, se tritura les mains, puis s'éloigna.

— J'appelle le médecin, l'avais-je entendue murmurer sans se retourner.

Le Docteur Strang n'était pas disponible ce soir-là. Les jours passèrent, ma sœur ne se plaignait plus du sang dans ses urines.

Deux semaines plus tard, je fus réveillé en pleine nuit, le cou chatouillé par le souffle spasmodique et haletant de Madelyne. Nos parents dormaient dans la chambre voisine. Les paupières entrouvertes, je sentis mon esprit lutter pour conjurer le climat d'étrangeté qui régnait. C'était une de ces séquences de vie qui échouent dans la tentative à paraître réelle; une maladresse du Créateur prouvant que la frontière entre le rêve et la réalité n'existe que parce que l'on y conditionne l'humain depuis la nuit des temps, tradition qu'il vaut mieux perpétuer si l'on ne veut pas que les ténèbres et ses habitants se répandent sur nous, les vivants.

Les billes de Maddy brillaient à la faible lueur du quartier de lune accroché dans le coin supérieur gauche de la fenêtre. Ma sœur avait l'air de me regarder, mais je n'en étais pas sûr. J'avais la désagréable sensation que mon sang s'était solidifié dans mes

veines, que mon cœur s'était mué en un énorme iceberg qui venait se heurter contre ma poitrine haletante. À l'intérieur de moi, tout se mourait. Mes organes craquaient sous la poudre de givre qui les parcourait; ils se gélifiaient jusqu'à durcir en leur centre. C'était comme si une nappe de cristaux légers se déposait partout en moi. Puis, cette glace relâcha son étreinte lorsque ma sœur s'adressa à moi :

— Mes dents... mes dents... elles sont... elles sont... elles sont...

— Quoi, quoi? m'enquis-je, toujours bouleversé par l'impression que j'avais eue d'être en train de mourir. Quoi, tes dents?

— Elles sont... différentes.

Elle avait raison! Sa dentition fluorescente perçait les épaisses ténèbres de ma chambre. Un petit cri de surprise m'échappa; je me redressai à quatre-vingt-dix degrés dans le lit, que je quittai d'un bond rapide. Ensuite, je me tournai vers le tiroir de ma table de chevet, le cœur palpitant d'angoisse. Par tâtonnement nerveux, je trouvai la boîte d'allumettes, j'en sortis une et je la craquai sur le carton rugueux. Oh! Ce sentiment honteux qui s'insinua alors en moi! Celui que quelqu'un, autre que ma sœur, se tenait à mes côtés dans la pénombre, en attendant que la mèche de ma lampe flamboie et que je le découvre. Mon imagination fertile m'avait souvent joué de sales tours en me présentant, aux moments les plus inopinés, de fantomatiques apparitions. Or à présent, j'y songe : cette facilité à libérer mon esprit dans des mondes imaginaires ne montrait-elle pas aux *gens d'en haut* un consentement à les accueillir ici-bas, le temps d'une escapade hors du paradis ou de l'enfer?

Lorsque la flamme naquit sous sa protection de verre, il me fallut m'armer de courage pour me tourner vers celle qui prétendait être Madelyne. Entre-temps, je pensai : « Peut-être que je ne suis pas tout à fait réveillé... ou au contraire, peut-être que je le suis, mais que je sors tout juste d'un rêve et qu'il n'y aura personne quand je regarderai... Mais peut-être aussi que c'est ma sœur et qu'elle est réellement inquiète. Alors, regarde! Tu dois regarder! »

Au soulagement que je ressentis en constatant que devant moi se tenait, non pas un monstre, mais ma cadette en sanglots, tremblante d'effroi, je lâchai malgré moi un grand soupir. Mais celui-ci s'étrangla dans ma gorge à la minute où me sauta aux yeux

l'étrange anomalie qui frappait ma cadette. Effectivement, ses dents brillaient dans le noir, comme si elle avait croqué dans une matière fluorescente.

— Mais, ma sœur, que t'arrive-t-il?

Madelyne riva les yeux au sol, haussa les épaules, puis secoua la tête avant de relever vers moi un visage hagard où s'ouvraient de grands yeux humides.

— Je suis très faible. Je crois que je souffre d'une grave maladie.

Prenant conscience de sa maigreur, je lui demandai alors si elle s'alimentait convenablement. En effet, elle avait montré, dans les dernières semaines, un appétit d'oiseau. Au petit-déjeuner, elle se contentait d'un morceau de pain et au souper, elle repoussait son assiette. Quant au dîner, nous le passions dans nos établissements d'enseignement respectifs; je n'avais donc aucune idée de ce qu'elle avalait. D'une poigne ferme, je la saisis par les épaules, lui enjoignant de me parler *sur-le-champ*. Regrettable maladresse : la pauvre se remit à pleurer. Après avoir attendu qu'elle se calme, dans la crainte que ses lamentations n'alertent notre père, je lui demandai pardon de m'être si sauvagement emporté. Elle poursuivit alors, dans le même état de frayeur, en retenant toutefois ses larmes :

— Je ne pourrai plus aller à l'école, maintenant.

— Quoi? Mais notre père ne le tolérerait jamais! Ça le sortirait de ses gonds et tu sais ce que la colère peut lui faire faire.

Ses sourcils, toujours contractés par le désespoir, commencèrent à trembler, puis, avec des gestes secs, elle passa sa chemise de nuit par-dessus sa tête pour s'exposer à moi, en sous-vêtements. Sur ses joues, ses mains et le haut de sa poitrine, je discernai de nouveaux petits cercles sombres. Madelyne empoigna l'anse de la lanterne, qu'elle promena sur sa silhouette efflanquée.

— Non! Il ne t'a pas fait ça? Dis-moi que ce n'est pas lui...

Avec une terrible lucidité, j'entrevis l'avenir foncer comme un train maudit dans le tunnel de mon désespoir. Mon père m'apparaissait ligoté sur les rails, bâillonné comme il avait bâillonné sa fille. Devant le phare rond de la locomotive, je vis se découper le visage de ma sœur, auréolé comme celui d'une sainte.

Alors, j'encadrai sa figure de mes mains moites et froides. Ma bouche s'arrondit pour prononcer des mots qui ne vinrent pas.

— Ne fais pas cette tête, grand frère. Laisse-moi mourir... Ce sera mieux pour...

Ses doigts s'étaient désespérément cramponnés à ma chemise de nuit. Fragile chaton apeuré du vide. Ensuite, son corps avait glissé le long du mien pour sombrer, agité, à mes pieds, dans de poignants gémissements. Je clos les paupières, expédiai une prière inintelligible à qui voulait bien l'entendre et m'accroupis en recouvrant un début de sang-froid.

— Puisque le docteur ne répond pas aux appels de maman, je t'amènerai moi-même chez l'apothicaire! Lui saura quoi faire.

Elle ne me répondit pas; elle s'était évanouie. Dans l'intervalle, j'entendis la porte du manoir se fermer. Le départ de notre père me donna le feu vert pour que je sorte avec ma sœur. Maman, bien sûr, dormait encore. Au passage, je fis un tour dans la cuisine pour m'emparer d'un couteau que j'enfonçai dans ma poche; pour le cas où je croiserais notre père dans la rue.

Ce ne fut qu'une fois dehors que je découvris les teintes nouvelles sur le visage de Madelyne, que je portais blottie contre moi. Ses lèvres avaient tourné au pourpre. Sa bouche entrouverte me révéla des canines de chiens. Carmin. Comme son urine d'ailleurs, qui n'avait jamais dérougi.

— Qu'est-ce qu'il t'arrive, bon sang! Mais quel mal te tombe dessus?

Mes jambes enchaînaient de larges et rapides foulées. Je leur faisais confiance. Je savais qu'elles me mèneraient chez l'apothicaire. Mais après? Qu'allait-il me dire? Qu'allait-il penser de cette bête qui se mourait dans mes bras? Soudain, un pétilllement parvint à mon oreille. Dans le même temps, un charcutier en train de pousser un kiosque mobile sur le trottoir pointa ma sœur du doigt en se prenant la tête :

— Ta putain brûle! Ta putain brûle! cria-t-il devant les badauds qui me dévisageaient en discutant entre eux.

C'était vrai. Maddy n'était pas vêtue! Alors, forcément, les gens y voyaient une prostituée. Comme je réalisais avec honte l'ampleur de ma maladresse, un filet de fumée monta devant mes yeux. Ce fut à ce moment que je m'avisai que le lobe de son oreille se consumait. Que le visage de ma sœur cramait. Qu'il s'envolait en fumée, ainsi que ses jambes qui disparaissaient sous d'épaisses volutes!

Pas de côté, pas avant, pas arrière, haletant, crachant avec horreur l'objet de mes craintes les plus profondes, je laissai s'échapper de mes poumons un hurlement qui s'éternisa dans mon pire cauchemar; celui non pas de voir ma sœur affectée d'une maladie étrange, mais de l'enterrer. De temps à autre, autour de moi, j'entendais :

« T'as besoin d'aide, mon gars? »

« Tu veux que j'appelle les pompiers? »

Toutefois, aucun n'osa verser un seau d'eau sur la créature qui se consumait dans mes bras. La terre s'était arrêtée de tourner pour moi. Je déposai Maddy par terre, puis arrachai le châle d'une vieille dame pour en envelopper la tête de ma cadette tant bien que mal, avec des mains malhabiles qui ne m'obéissaient pas. Sous les regards interloqués, je repris Madelyne et rebroussai chemin, évaluant que je me situais à une plus courte distance du manoir que de l'apothicaire. Pas question que ma sœur brûle aux yeux de tous! Et, tandis que j'arpentais les rues de Londres en prenant les raccourcis que Maddy et moi empruntions étant petits, nombre de rapprochements s'imposaient malgré moi à ma conscience.

La pâleur de ma sœur – les brûlures de... cigarettes – l'arme pointue que le garçon qui avait voulu l'attaquer avait laissée tomber en s'enfuyant —

Maddy tergiversait dans la mort, basculait, irréversiblement, vers ses tentacules meurtriers. Mes quadriceps me faisaient souffrir, projetaient des langues de feu sous ma peau, enflammaient mes muscles, s'enroulaient autour de mes fémurs. Mes jambes semblaient vouloir éclater, mais je continuais de gravir la pente qui menait au manoir, espérant que mon cœur tienne le coup jusqu'à ce que j'arrive au sommet.

J'enfonçai la porte familière sans cogner, sans annoncer mon arrivée à ma mère. Ma sœur ne brûlait plus. Les grésillements rebelles mourraient tranquillement dans le silence opaque de la demeure. Je marchai jusqu'au salon d'où provenait le craquement continu du fauteuil dans lequel se berçait maman; abruti par l'oscillation de son siège, elle ne semblait pas avoir été perturbée par mon entrée brutale. Comme si elle sentait l'odeur de brûlé qui se dégageait de sa fille, elle se retourna vers moi. Elle me suivit du regard jusqu'à ce que je me campe devant elle, Maddy évanouie dans mes bras. Sans décoller son arrière-train du fauteuil de bois, elle porta immédiatement ses mains à sa bouche, étouffant un cri de surprise, d'angoisse et de tristesse en voyant sa petite fille ainsi, la

peau sur les os, brûlée, inconsciente, presque morte. Ensuite, elle me regarda d'un air suppliant, et se mit à pleurer.

— Maman, commençai-je la gorge enflée de désespoir, y a-t-il des choses que je devrais savoir?

L'horloge sonna les huit heures. Reprenant son calme, ma mère me considéra, les traits vieillis par de longues années d'inaction lugubre.

— L'ail lui a toujours donné des maux de ventre. Même quand je l'allaitais, elle faisait des coliques si j'en mangeais.

Je restai tout étonné. D'abord, que ma mère parle relevait de l'exploit. Et la gravité de sa mine seyait mal à son tempérament lymphatique. Sa pomme d'Adam trahit une déglutition difficile.

— Elle souffre de la maladie de Günter.

— La maladie de Günter?

— Écoute, Willem. C'est très difficile à dire... Ton père ne doit pas être au courant. Ni quiconque, d'ailleurs. C'est ma faute... je suis porteuse. Je n'aurais jamais dû me marier ni enfanter...

— Quoi, mais... Porteuse de quoi? Qu'est-ce que c'est que cette histoire?

— Un peu après la naissance de Madelyne, j'ai remarqué de l'urine rouge dans sa couche, et ensuite, plus rien. Je la trouvais pâle, mais j'espérais encore que c'était juste une question de pigmentation, sans chercher plus loin. Mais quand elle a commencé à brûler sur le trajet de l'école, cette fameuse fois où ton père t'a giflé... J'ai compris qu'elle avait reçu le gène de cette maladie. Toi aussi, d'ailleurs, mais tu n'es, et ne seras toujours, que porteur. Tu ne pourras jamais développer la maladie comme ta sœur.

— Attends... alors, ce n'était pas papa qui l'avait brûlée avec sa cigarette?

Ma mère secoua négativement la tête en pétrissant nerveusement ses mains. Sentant l'aigreur d'une boule de révolte haineuse surgir de mes tripes, je trouvai néanmoins la faculté de remuer les lèvres pour demander à ma mère de m'expliquer en quoi consistait cette damnée maladie qu'elle avait cachée à sa famille pendant toutes ces années.

— Les anciens l'appelaient la maladie du vampire. Les dernières études ont démontré que la déficience d'une certaine enzyme en serait la cause. Les malades montrent une grande sensibilité aux rayons du soleil. En fait, le soleil provoque sur leur

peau de petits cercles de brûlures, qui ressemblent justement à des... brûlures de cigarettes. Les sautes d'humeur de ta sœur n'étaient pas un hasard non plus, puisqu'on y associe des troubles neuropsychiatriques. L'épaississement de ses sourcils est un des symptômes; l'érichrodontie aussi; autrement dit, une déformation des dents, notamment des canines : elles prennent une teinte rougeâtre et peuvent devenir fluorescentes. Lèvres, urines... enfin ce serait trop long de t'énumérer tous les symptômes, mais il n'y a aucun doute : ta sœur souffre de la maladie de Günter. Ce mal a toujours existé, mais jadis, les érudits ne parvenaient pas à identifier le gène à l'origine de ses symptômes, alors ils condamnaient les malades au bûcher. Je n'en ai jamais soufflé mot à quiconque. Tu es le premier à qui je le confesse. Ton père ne le sait pas. Il croit que ce sont des allumettes qui...

Ma mâchoire se crispa.

— Tu nous as menti à tous.

Elle approuva pitoyablement :

— C'était le soleil.

— Et... maintenant, qu'advient-il de Maddy?

— Je n'en sais rien...

— Tout est de ta faute!

L'ébahissement me fit oublier que je tenais ma sœur. La chute de son corps mou sur le parquet ébranla la maison d'un bruit funeste. On aurait dit un dégât osseux éparpillé sur le sol. Les joues creusées de son visage famélique, ses yeux enfoncés dans ses orbites annonçaient une fin proche. Je remarquai la présence de deux trous dans son poignet, retourné dramatiquement vers le ciel.

— Elle a sucé son sang! Elle a sucé son propre sang! m'écriai-je d'une voix éraillée.
À cause de toi! À cause de toi, maman!

Les lèvres jusqu'alors paralysées de notre mère se mirent à trembloter.

— Oh, pardonne-moi Édouard...

Et soudain, une expiration bruyante, sifflante et rauque à la fois, détourna notre attention sur Madelyne. Le corps de celle-ci s'arc-bouta, ses membres se crispèrent, ses veines clairement dessinées saillirent sur ses avant-bras et son cou tendu montrait des tendons sur le point de se rompre. Maddy livrait son tout dernier souffle.

Je sentis mon visage s'altérer alors que je considérais la fautive. La véhémence folie qui s'empara de mon esprit dut tordre mes traits en une horrible grimace.

— Je suis désolé, maman..., articulai-je avant de retirer le couteau de mon pantalon.

Je me ruai sur elle et, avec la froideur d'un désespéré, je lui tranchai la gorge. Le sang se mit à jaillir par saccades. Je devais faire vite, alors je traînai ma mère râlante à côté de ma sœur, comme si je savais d'instinct le pouvoir que pouvait exercer sur elle l'odeur du sang.

Maddy se redressa comme Dracula dans son cercueil. Dans un mouvement véloce, elle colla ses lèvres affamées à la lacération béante et se sustenta goulûment du philtre qui la ressuscitait; le fluide maternel, probablement le meilleur goûté au cours de sa deuxième vie.

Quand Maddy recouvra ses sens, après avoir délaissé la carcasse ratatinée de maman, j'assistai à un spectacle si beau qu'il me consola de mon matricide. Une ombre rosée circulait sous sa peau qui se colorait tranquillement. Ses cheveux revivaient, ses os s'enrobaient de la chair qui lui revenait, ses traces de brûlures s'estompaient jusqu'à disparaître totalement. Elle m'observa, rassasiée, reconnaissante. Puis elle passa sa langue sur sa lèvre supérieure avant de déclarer :

— Le mal en vaut la peine, grand frère.

Dans une compréhension tacite, je lui présentai mon cou :

— Alors, je viens te rejoindre dans l'éternité, Maddy.



Les Éditions du
SANGTENAIRE

www.SANGTENAIRE.com

info@sangtenaire.com

Site de Maude Rückstuhl
www.MaudeRuckstuhl.com

Pour les autres nouvelles ou le livre entier
Veuillez cliquer [ICI](#)

Aussi disponible en version électronique



et plusieurs autres sites

Bonne lecture et à bientôt